

**Notes à partir du Partage de CL-Lycée en visioconférence
avec Julián Carrón et Francesco Barberis
21 mai 2020**

Francesco Barberis. Bonsoir à tous, jeunes et enseignants connectés.

Nous commençons ce Partage (la réunion hebdomadaire des jeunes de CL-Lycée) pleins de gratitude de pouvoir poser nos questions, exposer nos préoccupations et raconter nos découvertes à un père qui nous guide avec son humanité, qui avec nous guide le chemin de CL-Lycée. Je remercie Julián Carrón qui nous consacre ce temps. J'ai été impressionné, en passant en revue le temps qui s'est écoulé depuis les leçons de Pigi et de Carrón le Samedi Saint, par la lecture de vos 151 contributions parvenues pour ce Partage (les dernières sont arrivées ce matin). C'est un signe magnifique, tout d'abord du chemin que nous sommes en train de faire. L'un d'entre vous dit : « Ce temps m'a été donné pour un retour à l'essentiel ». Et c'est justement cet essentiel qui est thématiqué aujourd'hui, c'est la seule chose qui nous intéresse. Pour cette raison nous sommes si reconnaissants pour la présence de Julián. Nous nous sommes demandé : « Pendant cette période pleine de circonstances nouvelles et pressantes – les cours à distance, la vie commune en famille très proche, l'éloignement physique des amis, les défis quotidiens – qu'est-ce que tu as pu surprendre en toi ? Quelles découvertes as-tu faites, quelles questions ont surgi ? Comment est entré en dialogue avec ces provocations la rencontre de Pâques avec Pigi et Carrón ? ». Merci Julián et à toi la parole.

Julián Carrón. Bonjour à tous. C'est toujours un plaisir de se retrouver pour parler des choses – comme le disait Francesco – essentielles de la vie. Commençons donc.

Salut. En cette période j'ai beaucoup de peine à faire certaines choses qui auparavant étaient beaucoup plus simples, plus immédiates, comme faire mes devoirs l'après-midi ou être concentrée pendant les cours en visioconférence, parce qu'il ne me suffit plus de savoir que je dois les faire, je veux savoir pourquoi je dois les faire. Je veux que quelqu'un me dise la raison pour laquelle il vaut la peine de les faire, la raison pour laquelle mes efforts, ma peine, le temps et tout ce que j'emploie pour les faire ne sont pas vains, parce que si je ne trouve ou du moins je n'essaie pas de chercher un sens à tout cela, alors je préfère ne rien faire. Je ne veux pas perdre du temps et me donner de la peine pour une chose qui n'a pas de sens, qui ne m'aide pas, qui ne me rend pas heureuse. Donc, ma question est : quel est le sens de ce que je dois faire et de ce que je fais ? Ceci ne vaut pas que pour l'école, mais aussi pour tout le reste. Pourquoi dois-je rester enfermée à la maison ? Parce que quelqu'un me l'a dit ? Je regrette, mais cette réponse ne me suffit pas. Je sais que les questions sont très nombreuses et je ne suis pas sûre de pouvoir un jour trouver les réponses, mais rien ne coûte d'essayer. Et puis je crois que je ne réussirais pas à ne pas poser tout ou tard toutes ces questions à quelqu'un, même si le fait de les poser me pèse beaucoup.

Carrón. La première chose que nous avons pu surprendre en cette situation particulièrement pressante que nous avons tous vécue, avec toutes les caractéristiques que nous avons vues, c'est la naissance des questions comme la tienne. Des questions qui brûlent en nous, et plus la circonstance presse, plus nous voyons que nous ne pouvons pas continuer sans une réponse. Quelle est la première chose que tu as découverte, la première chose qui émerge devant tes yeux à partir de ce que tu as dit ? Pas de ce que tu n'as pas dit, mais de ce que tu as dit qu'est-ce qui émerge ?

Je veux savoir pourquoi je veux faire des choses.

Carrón. Oui, c'est ta question, mais tu as reçu beaucoup de réponses : qu'est-ce qui a émergé face à elles ? Tu t'es demandé : « Je dois le faire parce que quelqu'un me l'a dit ? ». Et tu as ajouté : « Cette réponse ne me suffit pas ». Et alors pourquoi tu me poses la question ?

Parce que je veux trouver une raison pour faire les choses.

Carrón. C'est très beau ce que tu as découvert : il ne suffit pas que quelqu'un te donne les réponses. Nous sommes bien trop pleins de réponses, tout un chacun en donne l'une ou l'autre. Vous avez vécu

ces derniers mois pleins d'initiatives des uns et des autres, mais à travers ce que tu dis il me semble comprendre que toutes ces réponses ne t'ont pas suffi. Et alors qu'est-ce que tu découvres dans ton chemin ? C'est de cela, à mon avis, qu'il est fondamental que vous vous rendiez compte, parce que souvent vous mendiez une réponse de l'un ou de l'autre, vous recevez une avalanche de réponses, mais après vous vous demandez « Je dois faire les choses parce que quelqu'un me l'a dit ? Je regrette mais cette réponse ne me suffit pas. ». Alors quel pas te suggère ce que tu as découvert ? Pour que la réponse soit vraiment la tienne, tu dois la découvrir toi-même.

Qu'il est important de savoir à qui poser ces questions.

Carrón. Oui, mais le point est que, quoi que tu fasses, que tu poses la question à ceux que tu rencontres dans la rue ou à tes proches, pendant cette période tu as reçu beaucoup de réponses, mais il est apparu qu'il ne te suffit pas de recevoir une réponse. Afin que tu puisses vraiment trouver une réponse, c'est toi qui dois la découvrir. On peut te suggérer des choses, te proposer des initiatives, en définitive – ce que tu dis me paraît magnifique –, si ce n'est pas ta découverte, elle ne te suffit pas. Et ceci indique une chose fondamentale : pour grandir vous devez prendre en main votre vie en essayant de trouver des réponses qui vous convainquent, sinon rien ne va vous suffire. Tu dois découvrir toi-même les raisons de ce que tu dois faire. Tu dis : « Pourquoi dois-je rester à la maison ? Ou pourquoi dois-je étudier ? Ou pourquoi dois-je faire ceci ? ». Ne le fais pas, qui t'oblige à le faire ? N'étudie pas, qui t'oblige à le faire ? Pourquoi le fais-tu ?

Je le fais plutôt par habitude.

Carrón. Bien sûr, mais actuellement cette attitude de faire par habitude ne t'est d'aucune utilité pour avoir une raison suffisante pour faire. Et pourtant tu restes à la maison, tu étudies et tu fais quand-même les choses. Pourquoi ?

Parce que peut-être il y a un sens et alors je veux le découvrir.

Carrón. Alors tu as déjà une raison pour commencer. Peut-être vaut-il la peine de risquer pour voir s'il y a un sens. Sinon, d'un côté vous attendez que quelqu'un vous réponde, de l'autre, vous dites : « Il ne me suffit pas qu'on me le dise pour que je le fasse ». Si vous regardez les taureaux depuis les gradins ou le match depuis votre balcon, vous aurez toujours de quoi vous plaindre. Mouille-toi ! Si tu ne découvres pas les raisons, personne ne pourra te donner une raison adéquate pour aller dans une certaine direction plutôt que dans une autre. Il y a quelques mois, à une rencontre avec les bacheliers, une fille avait dit : « Je veux faire Médecine, mais je ne veux pas engager mon été pur préparer le test, parce que l'été c'est l'été ! ». Je lui ai dit : « Et qui t'oblige ? Va à la plage. Pourquoi dois-tu faire le test ? Va donc à la plage ». Elle m'a tout de suite répondu « Mais je veux étudier la Médecine ! ». « Et alors étudie-la ! Qui t'en empêche ? ». N'attendez pas que quelqu'un vous persuade. Je n'ai pas essayé de la persuader, je l'ai désarçonnée en lui posant une question. De même que je ne suis pas en train d'essayer de te convaincre. Pourquoi ? Parce que c'est inutile d'essayer de te convaincre de mes idées, comme il était inutile d'essayer de persuader cette fille qu'il était préférable d'étudier plutôt que d'aller à la plage. Mais dès que je lui ai posé le défi : « Va à la plage, qu'est-ce qui t'en empêche ? », c'est elle qui a découvert, à l'intérieur de sa propre expérience, qu'elle avait avantage à étudier pour le test. Elle avait découvert la raison : fréquenter la Faculté de Médecine. La raison lui est tout de suite apparue clairement.

Tu comprends pourquoi Jésus défiait les disciples au lieu de répondre immédiatement à leurs questions ? Ils se seront certainement plaints avec Jésus quand ils ont vu que tout le monde était parti (cf. Jn 6,66-67). Ils lui auront peut-être demandé : « Donne-nous une raison pour rester avec toi ». Mais Jésus leur a posé une question : « Voulez-vous vous en aller vous aussi ? ». Jésus les a défiés et cela a été l'occasion pour Pierre de retrouver la raison pour Le suivre. Aucun ordre de la part de Jésus n'a été nécessaire. L'expérience vécue avec Lui le persuadait, c'était la raison suffisante pour rester : « Où irons-nous ? Toi seul a les paroles de vie éternelle » (cf. Jn 6, 68). Jésus a attendu que Pierre le découvre, après l'avoir provoqué. Pour cette raison cette étape de ton expérience es très belle, si tu la saisis dans toute sa portée : il ne te suffit pas de faire les choses parce que quelqu'un te le dit. Quand tu lui poses une question, l'autre collabore avec toi en t'offrant une hypothèse de travail : « Regarde et vois si la suggestion que je te donne te fait découvrir les raisons pour faire une certaine chose ».

Mais après c'est ta découverte qui doit te mettre en mouvement, elle doit naître de l'intérieur, de ta vie, du bénéfique humain que tu découvres. Pour cette raison, bonne chance ! Vous commencez ainsi à vous rendre compte qu'il ne suffit pas de décharger sur un autre, n'importe qui, le fardeau de la réponse, parce que cela ne vous suffit pas. Parfois, il faut endurer pour découvrir la réalité.

Bonsoir à tous. Le 4 mai, quand les autorités nous ont autorisés à bouger avec moins de restrictions, j'ai été courir, pas loin de mon domicile, pour faire l'entraînement que je fais chaque semaine depuis quelques années. Cette fois, cependant, ce fut différent. En effet, alors que je passais près de la colline (là où j'étais passé qui sait combien de fois !), j'ai été frappé par la beauté du paysage, par le vert exubérant des plantes, et même par le chant des grillons ; des choses auxquelles, précédemment, je n'avais jamais prêté attention. Et même si habituellement je n'aime pas courir seul (mais dans cette période j'y étais obligé), en ce moment précis je ne désirais rien d'autre que ce que j'étais en train de vivre. J'étais conscient de ce que j'avais, plutôt que de penser à ce que j'aurais pu avoir. Et ainsi, quelques jours plus tard, alors que je parlais de mon expérience à l'école de communauté, je me suis posé la question : « Pourquoi ? Pourquoi, à ce moment-là, ai-je été surpris par la beauté de la réalité, alors que d'autres fois ce ne fut pas le cas ? »

Carrón. Et quelle réponse t'es-tu donnée ? Après ce que j'ai dit à l'amie qui t'a précédé, on ne peut plus revenir en arrière. La réponse doit être une découverte que vous faites.

Je crois que la réalité s'est imposée à ce moment-là.

Carrón. Et pourquoi la réalité s'est-elle imposée cette fois ? La même réalité existait déjà auparavant, tant de fois tu avais fait la même course, tu avais vu les mêmes choses, la même beauté, mais tu ne l'avais pas perçue.

Peut-être parce que j'étais plus attentif cette fois.

Carrón. Parfait. Premier point, tu étais plus attentif. Et qu'est-ce qui t'a rendu plus attentif ? Nous devons nous rendre compte de la façon dont se produisent les choses. Selon toi, pourquoi as-tu été plus attentif ? Dans cette période de confinement, tu as fait un entraînement quelconque, un exercice qui aurait été particulier ?

Non, non.

Carrón. Et alors, d'où est née cette attention ?

De l'envie d'être surpris.

Carrón. Ce matin-là, quand tu étais encore à la maison, tu as peut-être pensé : « Maintenant je m'entraîne à être surpris le matin », et donc tu t'es surpris ? La première chose a été une constatation : très souvent, tu avais fait cette course, mais tu n'avais jamais été surpris comme tu l'as été surpris à ce moment-là. Et quel est le lien entre cela et tout ce que tu as vécu auparavant, quand tu ne pouvais pas courir parce que tu étais confiné à la maison ? Y a-t-il un rapport entre une chose et l'autre, selon toi ?

Quand nous ne pouvons plus faire les choses habituelles pendant un certain temps, c'est comme si elles devenaient nouvelles quand nous recommençons à les faire. C'étaient les mêmes, mais après des semaines d'inactivité naît le désir d'aller courir, comme si le fait de courir n'allait plus tellement de soi. Pour cette raison tu t'es davantage étonné par ce qui avait toujours été là, devant toi. Donc, le fait d'avoir été contraint, comme nous tous, à ne pas bouger comme auparavant, avec la même liberté, a fait surgir en toi un désir et une attention tels que, quand tu as pu faire à nouveau le parcours habituel, tu t'es étonné devant ce qui était là, mais que tu ne voyais pas avant. Dès le commencement, j'ai été beaucoup frappé par une phrase de don Giussani – que j'ai citée ensuite dans un article du *Corriere della Sera* pour nous aider à affronter ensemble le défi du coronavirus - : « Un individu qui se serait peu confronté à la réalité parce que, par exemple, il n'a pas eu beaucoup de tâches à accomplir, n'aura qu'une très faible conscience de soi ainsi que de l'énergie et de la vibration de sa raison » (*Le sens religieux*, Cerf, Paris 2003, p. 149), par conséquent il ne s'étonnera pas de ce qu'il a sous les yeux. L'effort que tu as fait t'a comme entraîné – voilà le véritable entraînement – à avoir une attention que, peut-être, tu n'avais pas auparavant. Vous voyez que, lorsque nous acceptons la provocation de la réalité, tout est utile ? À quoi t'a servi le fait d'accepter la situation imposée par le coronavirus, soit

le fait de ne pas pouvoir sortir de la maison ? À acquérir une capacité d'attention que tu n'avais peut-être pas auparavant.

Si, au lieu de nous lamenter d'une circonstance – quelle qu'elle soit –, nous l'acceptons, en intégrant la modalité avec laquelle la réalité nous atteint, eh bien nous découvrons avec surprise que la réalité nous parle davantage et nous prenons conscience de choses qui ne nous surprenaient pas auparavant. Voilà le bénéfice que nous pouvons tirer en obéissant à la modalité avec laquelle la réalité nous provoque. Et nous voyons que c'est un gain parce que, quand nous retournons à la normalité, ce que nous considérons comme allant de soi nous frappe, nous surprend. N'importe quelle situation peut devenir une occasion pour nous éduquer. Quand nous en profitons, nous nous rendons aussitôt compte du bénéfice qu'on peut en tirer : la réalité nous parle davantage. C'est impressionnant que tu aies été frappé à ce point par une chose qui t'était familière, parce que ce fut comme si tu l'avais vue d'une manière toute nouvelle et alors elle t'a parlé davantage, elle t'a étonné davantage.

En quoi tout cela est-il lié avec l'invitation que nous fait don Giussani à « vivre intensément le réel ? »

Salut. Ces derniers jours, je me suis rendu compte que, même si on essaie de faire en sorte que tout se passe sans anicroche – faire les devoirs d'une certaine manière, suivre les leçons avec attention (même si cela est extrêmement complexe) et bien se comporter –, cela ne suffit pas. Il y a eu des jours où j'ai fait mon devoir, mais j'étais malgré tout insatisfait, comme si quelque chose manquait, une partie de cette grande équation qu'est la vie. La demande qui a surgi en moi avec force a été : si même le fait de faire de manière correcte ce qui doit être fait ne suffit pas à nous rendre heureux, alors quoi ? Pourquoi, quand bien même on vit sereinement avec les amis et les proches, se sent-on souvent seuls et perdus ? Comment se fait-il que, parfois, on essaie de faire toutes les choses correctement mais, à la fin, rien ne réussit ? Je me suis rendu compte que, souvent, je fais tout bien, mais à la fin je ne suis pas content, alors qu'en d'autres occasions, quelque chose est allé de travers, je me suis bagarré avec quelqu'un ou simplement je n'ai pas suivi la leçon aussi bien que j'aurais voulu, et pourtant je suis cent fois plus content que lorsque j'ai fait mon devoir parfaitement.

Carrón. Alors, avant toute chose, qu'est-ce que cela dit de toi, te fait découvrir de toi ?

Que souvent, les choses qui nous rendent heureux ne sont pas celles que nous faisons.

Carrón. Ce qui nous rend heureux n'est pas un produit de notre action, ce n'est pas quelque chose que tu fais qui peut répondre complètement à ton désir – c'est ce qui émerge avec clarté de ce que tu as dit –, même si tu fais toutes les choses correctement, cela ne suffit pas parce que ton désir est beaucoup plus grand. Il est très important de s'en rendre compte, autrement on se retrouve tout perturbé : « Mais comment ? J'ai fait tout bien et cela ne me suffit pas ? ». Oui, parce que « tout cela est petit pour la capacité de l'esprit humain », dit Leopardi (G. Leopardi, *Pensées*, LXVIII, Allia, Paris 1994, p. 56-57). Tout ce que nous faisons est trop peu au regard de ce que notre cœur désire. Si quelqu'un ne comprend pas cela, il peut en arriver à dire : « Mais alors mieux vaut ne pas le faire ». Mais non, tu dois comprendre pourquoi il faut le faire, en premier lieu. Ensuite, il faut laisser la question ouverte : si ce n'est pas ce que je dois faire qui me satisfait, qu'est-ce qui me rend heureux ? Qu'est-ce qui est à la mesure de toute mon exigence de bonheur ? De fait, ce qu'il faut découvrir vraiment – et c'est la grande aventure de la vie, non ? – c'est ce qui est capable de remplir mon cœur, de me donner la plénitude que mon cœur attend, ce après quoi il aspire depuis toujours. Si tu te demandais : « Quand tu as expérimenté des moments de plénitude, qu'est-ce que tu as découvert ? Qu'est-ce qui a rempli ton cœur ? »

Je ne le sais pas précisément, mais...

Carrón. Ne t'inquiète pas maintenant de ne pas pouvoir le dire, laisse la question ouverte pour que, à partir de maintenant, quand la chose se produira, tu puisses dire : « Ah, voilà ce que je désirais ». Mais peut-être as-tu déjà une intuition à ce propos.

Oui, plus ou moins.

Carrón. Essaie. Nous sommes ici entre amis.

Souvent je suis vraiment heureux quand j'ai près de moi des personnes qui m'aident à être heureux.

Carrón. Cela te dit déjà que ce qui te rend heureux ce n'est pas ton action, mais des présences qui sont plus correspondantes à ton exigence. Et toutes les présences sont-elles identiques ? Toutes les personnes te rendent également heureuses ? Tu connais beaucoup de monde, non ?

Oui. Il y a celles qui sont plus importantes et celles moins importantes.

Carrón. Parfait ! Pourquoi certaines sont-elles plus importantes et d'autres moins ? Qu'y a-t-il dans celles qui sont importantes ? C'est une aventure fascinante, les jeunes ! Tout n'est pas pareil. Pas pareil du tout ! Si nous sommes attentifs – comme nous disions tout à l'heure –, nous commençons à nous rendre compte que, même quand nous faisons bien les choses, cela ne nous suffit pas parce que c'est trop peu ; et puis nous commençons à saisir que nous sommes vraiment contents quand il y a des présences, qui ne sont pas toutes pareilles, qu'il y a quelques différences entre elles ; nous commençons alors à entrevoir quelques présences qui ont quelque chose qui remplit le cœur plus que d'autres, qui ont une manière d'affronter le réel qui les rend particulièrement importantes pour nous. Et avec ces présences il est possible de faire autrement les choses habituelles.

Aujourd'hui à midi on m'a raconté un fait. Il y a un garçon qui a terminé l'université et qui travaille ; le papa – ils travaillent les deux à la maison à cause du coronavirus – a été tellement frappé par la manière dont son fils vivait et travaillait à la maison, qu'il a déménagé dans l'espace où son fils travaillait pour pouvoir être avec lui. Pas pour ne pas travailler, mais pour pouvoir être attentif à la manière de travailler de son fils – lui qui a tellement plus d'heures d'expérience que son fils, et pourtant il ne sait pas comment faire – et apprendre à travailler comme lui. Il n'y a pas d'opposition entre les choses que nous devons faire et ces présences, parce que ce sont des présences qui te donnent une raison qui encourage à faire ce qui doit être fait. Tu ne dépends donc plus du fait que les choses aillent bien, mais de quelque chose qui t'est arrivé : la rencontre avec certaines présences qui te soutiennent et rendent plus agréable même le fait d'apprendre. Tout s'unifie et, à la fin d'une journée, on peut se retrouver avec un sentiment de plénitude. Nous commençons à entrevoir qu'il y a une unité dans la vie et que, lorsque nous rencontrons certaines présences qui rendent plus facile notre rapport avec ce que nous avons à faire, tout devient plus. C'est ainsi que tu commences à trouver une réponse, à intercepter une réponse à ta question. D'après moi, ceci est fondamental parce que qui veut « vivre intensément le réel » doit être attentif à où cela se passe, où est-ce qu'il y a quelqu'un qui vit intensément le réel, pour pouvoir le seconder, comme l'a fait ce père, qui aurait pu dire : « Mais moi je ne peux pas, en étant père, me transformer en “fils de mon fils” ». Pourtant, il a eu la simplicité de celui qui ne se scandalise pas de devoir apprendre – tout en étant adulte – de son fils, et de cette manière il est devenu “fils” de son fils. C'est une simplicité à apprendre. En secondant une autre personne en qui je vois la vie qui explose, à un moment donné cette vie me prend. Alors, quelle est la valeur de ces présences ?

Pendant ce confinement j'ai souvent pensé à une phrase du rappeur Marracash, « Je remplis le temps, mais pas le vide » (« TUTTO QUESTO NIENTE - Gli occhi », 2019, © Universal Music). Je fais beaucoup de choses et j'arrive même à étudier de manière approfondie, le temps passe, mais mon cœur vit l'ennui, il est éteint, habitué à ne plus se poser de questions. Il m'est arrivé de me retrouver en fin de journée en me demandant : « Tu as fait un tas de choses, mais est-ce que cela te suffit pour vivre ? ». Ces dernières semaines j'ai été tiré du néant par quelques « présences amies », qui m'ont aidé à être plus homme face à la réalité. Des moments comme l'école de communauté et les dialogues avec des amis chers me réveillent toujours et me font comprendre que je veux vivre à fond même dans une telle situation. Je ne peux pas me contenter d'un « enthousiasme passager », je cherche quelque chose qui demeure chaque jour, à l'extérieur comme à la maison. Cependant, ces temps-ci je suis distrait plus que d'habitude et je m'abandonne à mes préoccupations et à mes habitudes. Je me demande donc et je pose la question : « Comment fait-on pour être des hommes dans ces circonstances ? Comment fait-on pour l'être toujours ? ».

Carrón. Magnifique ! Marracash a bien saisi le point crucial de la vie : « Je remplis le temps, mais pas le vide ». Nous pouvons remplir le temps avec beaucoup de choses, mais nous ne réussissons pas à remplir le vide qui est en nous. Pour beaucoup de gens ce n'est qu'un malheur, mais pour quelqu'un

qui a de l'affection pour soi c'est le signe, comme nous le disions tout à l'heure, de la grandeur de notre moi : nous pouvons remplir le temps avec beaucoup de choses, mais nous ne pouvons pas tromper notre cœur, parce que le vide qu'il perçoit n'est pas rempli par ce que nous imaginons ou que nous faisons, mais par quelque chose qui est à découvrir. Quel est l'indicateur que la réponse n'est pas celle-là ? Que je m'ennuie. Si nous sommes attentifs à comment les choses se passent dans notre expérience, nous avons tous les éléments pour faire le chemin. En effet, dès que tu t'ennuies, tu dis : « Ce n'est pas ça ». Tu te mets alors avec plus d'attention à la recherche de ce qui t'aide. Et tu commences à te rendre compte que parfois tu es tiré de ce vide par certaines présences amies, et par conséquent tu les suis.

Au début, comme tu le vois, il peut y avoir des moments où tu dis : « Je ne me contente pas de passer le temps », et d'autres moments où tu commences à voir là l'éclat de quelque chose qui est le début de la réponse. La question est comment faire afin que ces moments deviennent de plus en plus fréquents. C'est à cela que don Giussani nous invitait toujours. Nous prétendons un miracle, c'est-à-dire que tout advienne en un instant, alors que parfois les choses se produisent à des moments donnés, mais ces moments ne suffisent pas pour satisfaire toute l'exigence que nous avons dans le cœur et, par conséquent, nous voulons que cela devienne toujours plus stable. Pour cette raison don Giussani nous dit : « Attendez-vous à un chemin, pas à un miracle qui vous dispense de votre responsabilité, qui élimine l'effort, qui rende mécanique votre liberté » (L. Giussani, *Raduno nazionale maturati* [Rassemblement national des bacheliers], Rimini, 28-30 septembre 1982, cité dans A. Savorana, *Vita di don Giussani*, Bur, Milan 2014, p. 636). Il est nécessaire de suivre ces « présences amies » ; c'est la décision à prendre, de manière que peu à peu leur façon d'être devienne la tienne. Ce sont ces présences qui te sortent de la distraction et quand tu es préoccupé elles t'ouvrent le regard pour ne pas te laisser piéger par tes préoccupations. Comme nous le voyons faire constamment par Jésus avec ses amis qui, bien qu'ils aient vu des miracles énormes comme la multiplication des pains, dans le bateau ils discutent parce qu'ils ont oublié le pain, et alors Jésus comment les aide-t-il ? (cf. Mc 8, 19-21) ? Il ne réalise pas un nouveau miracle (cela aurait été facile pour lui, n'est-ce pas ?), mais il leur fait accomplir un nouveau pas de prise de conscience : « Ne comprenez-vous pas que le problème est la relation avec moi qui vous sort constamment de la distraction ? ».

Le problème est d'avoir un lieu où la vie soit constamment rappelée ; c'est pourquoi Jésus dit : « Si vous acceptez de me suivre, si vous acceptez de seconder mon amitié, de prendre part à mon amitié peu à peu vous découvrirez qu'elle devient de plus en plus la vôtre ». C'est un chemin que nous pouvons décider d'accomplir ou bien pas. Cela dépend de notre liberté. Le fait que ces moments commencent déjà à se présenter signifie qu'une réponse existe, que nous ne sommes pas dans l'obscurité totale ; comme lorsqu'on arrive à résoudre un problème de mathématiques et par la suite on se trompe de nouveau, le fait d'avoir réussi une fois signifie qu'on peut apprendre, mais seulement si on fait un chemin, si on est accompagné par quelqu'un qui nous aide à faire un chemin, jusqu'au moment où on est tout surpris parce que le chemin est de plus en plus le nôtre. Nous ne pouvons pas apprendre d'un seul coup. C'est l'invitation que nous nous faisons mutuellement, c'est l'invitation que nous adressons à Jésus à soutenir une modalité grâce à laquelle peu à peu ce qu'Il veut nous donner devient progressivement nôtre. Mais parfois nous sommes impatients : si les choses ne se passent pas ici et maintenant, nous introduisons une sorte de méfiance. Non ! Nous ne pourrions jamais tout apprendre d'un seul coup, de même que tu ne peux pas apprendre les Maths d'un seul coup – cela est facile à comprendre -. Si nous acceptons cette méthode, qui est plus conforme à notre vie, peu à peu, avec le temps, elle deviendra toujours plus nôtre ; et toi tu as déjà des signes, tu as vécu des moments où la réponse s'est produite.

Mais dans toute cette circonstance qu'il nous est arrivé de vivre – la pandémie – émerge avec urgence le problème du mal.

Bonjour. D'où vient ce mal ? Pourquoi Dieu permet-il qu'il existe, du moment qu'il ne veut que notre bien ? Qu'est-ce qu'il nous demande en nous faisant traverser ce mal qu'il permet mystérieusement ? Quel bien me demande-t-il de découvrir ou de redécouvrir ? L'attention qui me manque le plus est

de m'apercevoir des questions que Dieu est en train de me poser ces semaines-ci à travers les circonstances et à quoi il m'appelle. Malgré cela, je me sens bien et je suis contente, même si c'est difficile. Le fait d'être aimée est une certitude qui m'accompagne partout, même dans les moments de tristesse. Pour moi, cette période est une grande école. Je ne peux pas déterminer ma vie, rien ne dépend de moi, mais je peux aimer la vie et les personnes qui me sont constamment données.

Carrón. Et de quelle manière ce que tu as découvert répond-il à ta question ? « D'où vient ce mal » ? Il ne suffit pas de poser une question et puis de l'oublier. Si ce que tu as dit ne répond pas à cette question, cela signifie que ce que tu vis ne t'aide pas à y répondre. Et par conséquent la question va ressurgir, et c'est comme si tout ce que tu as raconté ne te servait à rien. Qu'as-tu découvert dans toute cette période pour répondre aux questions « d'où vient le mal ? », « pourquoi Dieu permet-il qu'il existe, vu qu'Il ne veut que notre bien ? », justement à partir de ce que tu as dit ? Nous ne devons pas effacer les questions parce qu'elles sont cruciales pour le chemin de la vie. Le mal, qu'est-ce que le mal ? Quelque chose qui ne te fait pas sentir bien. Qu'est-ce que tu as dit qui t'a fait sentir bien ?
Le fait d'être aimée.

Carrón. Parfait ! Simple. Vous faites des découvertes grandioses, le problème est que souvent vous ne vous en rendez pas compte. Pourquoi Dieu nous a-t-Il faits ? Il nous a faits au début de l'histoire pour avoir une créature avec laquelle partager Son bonheur. Dieu a créé l'homme dans un rapport de proximité, de familiarité, comme le dit le livre de la Genèse, pour partager avec lui tout ce qu'il avait créé et dont même le Seigneur semble avoir été surpris, tellement c'était bon : « Dieu vit ce qu'il avait fait. Voilà, c'était très bon » (Gn 1, 31). Mais puisqu'Il veut être aimé – comme toi et comme moi – librement, l'homme peut dire non à cet amour. Et quand il dit non, dans quelle condition vient-il à se trouver ? Il se sent mal. Quand tu dis non à un amour comment te sens-tu ? Mal. Vois-tu d'où naît le mal ? Du fait de dire non à ce qui est ton bien, à ce qui est bien pour toi.

Le mal entre dans l'histoire par un choix de la liberté de l'homme qui, au lieu de seconder le bien qui rend le moi pleinement soi-même, fait abstraction de ce qui constitue son bien et décide de s'éloigner de Celui qui l'aime, et par conséquent il se sent mal. Le mal s'insinue dans la vie quand je perds la conscience d'être aimé. Quand on récupère la conscience d'être aimé, on commence à voir les choses différemment. Mais du moment que Dieu ne veut pas imposer Son amour, il laisse à ta liberté la décision de l'accepter et il continue de te chercher encore et encore parce qu'il ne veut pas s'imposer. Tout le problème de la vie est combien de temps il nous faut pour découvrir que seulement si on appartient à Celui qui est le bien nous pouvons vraiment être contents et heureux. Dans tous les cas, Il nous donne tout le temps parce qu'Il ne veut pas imposer Son bien. À plusieurs reprises nous en sommes étonnés et alors nous disons : « Mais pourquoi Dieu permet-il cela ? ». Parce que Dieu ne veut pas entrer comme un éléphant dans le « magasin de porcelaine » de ta liberté pour te bloquer à chaque fois que tu fais quelque chose. Car, s'il agissait de la sorte, Son bien pour toi ne pourrait jamais devenir le tien. Aimerais-tu être aimée librement ou préférerais-tu que, pour éviter le risque de se tromper et de te faire du mal, la personne que tu aimes t'aimait mécaniquement ? Que préfères-tu ?

Qu'elle m'aime librement.

Carrón. Et penses-tu que Dieu ait moins de goût que toi ? Lui aussi préfère être aimé librement. Si nous n'étions pas aimés librement, ce ne serait pas de l'amour ; si nous ne pouvions pas aimer librement, ce ne serait pas de l'amour. Ainsi nous subissons parfois les conséquences de nos choix ou de ceux d'autrui et nous nous sentons mal. Mais Dieu attend, tel le père du fils prodigue qui a attendu qu'il revienne à la maison de son initiative, il ne l'a pas attaché à la chaise pour l'empêcher de faire le mal, pour qu'il ne quitte pas la maison et ne finisse pas par manger avec les cochons, c'est-à-dire pour qu'il ne fasse pas le mal. C'est le signe du grand amour qu'Il a pour notre liberté : on veut être aimé librement, de même que tu veux être aimée librement. E quand tu te rends compte que tu peux « aimer la vie et les personnes qui continuent de m'être données », tu récupères à nouveau le bien. Dans ce sens, cette période est une grande école : afin que tu te rendes compte que pour être vraiment contente tu dois te laisser aimer. Seulement à ce moment-là, quand tu acceptes les personnes qui te sont données, qui t'aiment, tu commences à être contente, et le mal qui te sépare des autres

commence à être vaincu. Ce qui arrive avec les personnes, se produit aussi avec Jésus. Pour cette raison les disciples étaient avec Lui, ils n'étaient pas bêtes ! Après ils se trompaient, pensant qu'il était mieux d'en faire à leur tête, mais peu à peu ils ont appris que seulement en étant avec Lui la vie était de plus en plus une vie. C'est la patience qu'Il a envers nous.

Qu'est-ce que cela a à voir avec la religiosité ?

Bonjour. Un de mes plus chers amis, un prêtre, chaque fois qu'il m'écrivait pendant cette période il me demandait si je priais, qu'est-ce que je priais et quand. Comme si la seule manière pour moi de sentir Dieu out de Lui parler était celle-là, presque une obligation. Au début j'écoutais ses conseils, j'essayais de prier même quand en fait je n'en avais pas envie, parce que j'étais prise par beaucoup de choses. Et puis je me suis rendu compte que plus je priais, plus je me sentais inadéquate face à ce que j'étais en train de faire, comme si le christianisme ne m'appartenait pas, comme si Dieu m'était étranger. La même chose se produit maintenant aussi avec l'étude, avec les cours en visioconférence, avec mes amis, avec n'importe quoi et n'importe qui. Pourquoi est-ce que je me sens inadéquate ? Je ne sais vraiment pas où se trouve la réponse à ce qui m'arrive, à cette réalité pour moi toujours plus oppressante, jusqu'à me priver même de l'air que je respire.

Carrón. Comprenez-vous que si la réponse ne découle pas de notre découverte, nous n'arrivons pas à vaincre cette étrangeté par rapport aux choses ? Rien ne peut être imposé. Pour cette raison Dieu aime à tel point notre liberté, parce que si Dieu n'entre pas dans nos viscères librement, nous n'en profitons pas et pour finir tout est extérieur à nous, même le rapport avec Lui dans la prière. Par conséquent, nous devons découvrir à l'intérieur de notre expérience le moment où les choses surgissent en nous avec toute leur puissance. À certains moments, tu as prié – comme te le suggérait ton ami prêtre – dans un geste qui découlait de ton besoin urgent ?

Oui.

Carrón. Y avait-il une différence ?

Oui, il y avait une différence.

Carrón. Nous prions parce que nous en avons besoin. Quand la prière naît du besoin, tu ne la perçois pas comme étrangère à ta personne. Mais afin que tu perçoives ton besoin, il doit se passer quelque chose qui te le fasse reconnaître. Imagine de devoir aller chez le dentiste maintenant : tu n'en as pas envie, tu peux renvoyer le rendez-vous, c'est lourd de devoir y aller, comme si c'était une chose que tu « dois » faire. Mais si tout à coup tu commençais à avoir mal aux dents en ce moment, est-ce que tu discuterais sur la nécessité d'y aller ou pas ? Est-ce que le fait d'aller chez le dentiste serait étranger à ta personne ?

Non.

Carrón. Non. Pourquoi ? Parce que cela découlerait d'une urgence personnelle. Si nous ne découvrons pas que la prière surgit à l'intérieur de notre besoin, nous allons la subir comme une chose imposée. Cela vaut aussi pour les études. Si je ne perçois pas pourquoi j'ai besoin d'étudier, je serai à la merci de mes « Je n'ai pas envie », « Qui t'oblige à le faire ? », « N'étudie pas, va travailler ». « Non, parce que je veux apprendre ». « Alors tu as une raison pour étudier ». Seulement quand nous acceptons le défi de la réalité nous pouvons en découvrir, l'une après l'autre, les raisons, parce que c'est quand notre action surgit de l'intérieur de notre besoin que nous avons une raison adéquate pour la faire. Ceci est nécessaire si nous voulons faire un cheminement humain, sinon tout aura l'air oppressant, parce que nous n'aurons pas la raison adéquate pour faire quoi que ce soit. Seulement si nous partons de l'expérience nous pouvons nous comprendre, sinon nous discutons de nos représentations. Comme la fille dont je parlais tout à l'heure, qui me disait qu'elle voulait faire Médecine. Sinon c'est comme si c'étaient nous les adultes qui devons vous convaincre d'aller chez le dentiste ! N'y allez pas ! C'est comme si nous devons vous convaincre que vous devez étudier ! N'étudiez pas. Mais si tu te demandes : « Qui m'oblige à le faire ? », et tu dis : « Je veux faire ça quand je serai adulte, je veux avoir cette place de travail pour me consacrer aux autres », seulement en découvrant les raisons, tu pourras voir que l'effort que tu dois faire n'est pas écrasant. Si tu ne fais rien maintenant, si tu n'étudies pas maintenant, est-ce que la vie demain sera plus facile pour toi ?

Non.

Carrón. Tu ne fais que reporter le problème. Pour cette raison, il est très important d'utiliser toutes ces questions que vous vous posez pour aller au fond dans la découverte des raisons qui rendent l'action que nous devons accomplir moins écrasante. Et ce n'est pas « se prendre la tête », mais se demander : « Pourquoi est-ce que je le fais ? ». Il faut un moi pour vivre, pas un robot qui reçoit des ordres qui vont de la tour de contrôle au terminal dernier de ta « jolie petite tête ». Si vous n'avez pas de l'amour pour vous-mêmes, une passion pour votre destin, une passion pour votre bonheur, qui vous oblige à le faire ? Personne ne peut vous imposer quoi que ce soit. C'est pour cette raison que nous sommes ensemble, pour ne pas nous épargner ce chemin, sinon, comme nous le disions au début, il ne suffit pas de faire les choses parce que quelqu'un d'autre nous le dit. Nous sommes ensemble pour éviter de minimiser l'urgence de répondre à ces questions. Et quand tu désires vivre d'après ces exigences qui sont les tiennes, tu commences à te demander : « Où est-ce que je trouve des personnes qui veulent aller où je vais ? Où est-ce que je trouve des personnes qui étudient ? Où est-ce que je vois des personnes qui répondent au besoin ? Où est-ce que je vois des personnes qui prient mais pas par habitude ? Où est-ce que je vois des gens entièrement engagés dans ce qu'ils font ? Qui profitent pleinement de ce qu'ils font et ne sont pas écrasés par ce qu'ils doivent faire ? ». C'est là que l'aventure commence, parce que c'est un problème d'attention ; en effet pas tous ceux que tu rencontres dans la rue veulent vivre comme tu le désires. La première question est donc si tu acceptes d'aller vers le destin avec ceux qui veulent aller là où toi tu veux aller (et de cette manière vous vous aidez mutuellement dans l'aventure fantastique qu'est la vie), avec ceux qui ont à cœur leur propre destin, leur propre accomplissement. Pourquoi devrions-nous être ensemble autrement que pour cela ? Quelle raison avons-nous sinon celle de nous aider mutuellement à cheminer vers ce qui accomplit la vie, c'est-à-dire notre destin ? Ce ne serait pas raisonnable. Et cela pourrait aussi devenir étouffant. N'est-ce pas ?

Bonjour. J'ai à l'esprit des moments forts dans ce confinement, le désir de dire : « Tu » de manière concrète comme jamais auparavant. Encore de manière timide et précaire, mais cela ne me préoccupe pas. Je pense que cela nécessite de temps. Je reconnais qu'il y a eu des moments évidents de ce dialogue avec le Mystère, peut-être de cette auto conscience, mais je ne sais pas encore très bien qu'est-ce que cela signifie. Le point est que j'ai vraiment besoin de cette conscience pour prier avec sincérité...

Carrón. Vous voyez ?

Pour demander avec sincérité. Sinon cela devient automatique, et je ne suis pas présent dans ma demande. Comme si je percevais ce manque de conscience sous forme d'aridité. Comment peut-elle entrer dans le rapport sans en être une parenthèse ? Comment ce manque de dialogue peut-il être dialogue ? Il y a une question que j'ai lue dans les Notes de l'école de communauté avec toi (du 6 mai) et qui m'a saisi dans sa vérité : « Y a-t-il quelque chose que tu protèges de Moi de peur qu'à cet endroit Je ne pourrais pas vaincre ? », disait une personne comme si elle se sentait interrogée par Jésus. Sans entrer dans les détails, j'ai à l'esprit des situations de ma vie que j'essaie, peut-être de manière un peu automatique, d'exclure, parce qu'elles me semblent mener à une impasse. Donc ma réponse est, comme une sorte de défi : « Oui », parce que le défi est ouvert et je n'ai pas encore une réponse. Aussi parce que j'entends résonner dans ma tête quelques mots, prononcés peut-être par toi, Carrón, c'est-à-dire que tout fait partie du chemin

Carrón. Tout fait partie du chemin. Es-tu d'accord ?

Oui.

Carrón. Et donc ?

Donc il n'est pas nécessaire d'exclure quoi que ce soit. Elle n'est justement pas automatique, mais pour être entièrement vraie j'ai besoin de tout comprendre.

Carrón. C'est exact, mais cela se réalise avec le temps. Pour nous c'est fondamental, parce que souvent nous ne n'avons pas conscience de la valeur du temps et nous voulons tout ici et maintenant, comme je disais tout à l'heure. Nous nous emparons réellement des choses petit à petit, parce que

cette modalité est plus conforme à notre nature. Si un professeur prétendait vous apprendre tout en peu de temps, ce serait parfaitement inutile parce que vous n'auriez pas la possibilité de comprendre. Le Mystère se plie à notre nature pour ne pas la forcer. Mais souvent nous le percevons comme un moins, parce que les choses n'ont pas lieu immédiatement, alors que, au contraire, c'est le signe de la tendresse du Mystère, qui nous donne le temps qu'il nous faut pour assimiler chaque pas de manière humaine. Il y a donc des moments évidents où nous sommes entièrement présents et d'autres où c'est comme si nous n'y étions pas. Mais au lieu de te « fustiger », prends cela comme une occasion : « Heureusement, Mystère, tu me le rappelles même quand je suis distraite, heureusement tu reviens toujours me chercher ». Alors tu es reconnaissante que le Mystère prenne encore l'initiative avec toi et te dise : « Je ne te manque donc pas ? ». Pour cette raison tu as tellement été frappée par la question posée par une personne à l'école de communauté par rapport à Jésus : « Y a-t-il quelque chose que tu protèges de Moi de peur qu'à cet endroit Je ne pourrais pas vaincre ? ». Nous nous flagellons, nous nous fouettons, et Lui vient avec toute Sa tendresse et nous dit : « Pourquoi as-tu peur si Je suis là ? Me laisses-tu entrer à nouveau ? ». Et nous pouvons transformer ces moments qui sont des excuses pour nous blâmer d'être si mal en point dans des occasions pour nous étonner qu'il existe encore quelqu'un qui aime notre néant.

Je ne me fustige pas, en réalité. C'est peut-être ce que je disais auparavant : il faut quelque chose qui me fasse ressentir mon besoin afin que ma demande soit sincère.

Carrón. Qu'est-ce qui t'a fait percevoir ton besoin ?

Toutes ces interventions, cette rencontre.

Carrón. Tu vois ? La seule chose à faire, quand cela arrive, c'est de le suivre. C'est comme si le Mystère te disait : « Pourquoi as-tu peur ? Vois-tu qu'à travers un moment tel que celui-ci, à travers un geste de prière, à travers n'importe quelle circonstance. Je viens constamment te rendre visite pour ne pas te laisser seule avec ton néant ? ». Ce qui étonne n'est pas que nous soyons des pauvres types, ce qui étonne est le fait de découvrir qu'Il est toujours là, qu'Il revient, qu'Il ne cesse jamais de nous chercher. Et alors on peut oublier la distraction et se remplir de stupeur : « Tu as vraiment encore pitié de moi ? ». C'est comme quand tu es aimée : tu en fais des toutes les couleurs, mais la personne qui t'aime continue de te chercher, et c'est cela qui, à un moment donné, te frappe. C'est ce que nous sommes en train de voir à l'école de communauté à propos de Pierre. Il en a fait de toutes les couleurs, la dernière était vraiment grosse : il a nié trois fois de connaître Jésus : et quand il L'a vu ressuscité, il aura pensé (comme il nous arrive aussi tant de fois) : « Dieu sait quels reproches il va me faire ! ». Et, à la place de cela, rien, même pas une allusion. Jésus le prend de court : « Est-ce que tu m'aimes ? ». Si, au lieu de perdre du temps à ressasser ce qui ne va pas en nous, on se laissait sans cesse bouleverser par ce « M'aimes-tu ? », ce serait une autre histoire. Parce que l'émerveillement grandirait. C'est à cela que nous devons revenir, à ce chapitre du « oui de Pierre ». Puisque nous en faisons de toutes les couleurs nous aussi, nous avons sans cesse besoin d'être rejoints par ce regard de Jésus à Pierre que don Giussani décrit de manière incomparable. Si on ne le fait pas, nous finissons inévitablement pour nous maltraiter.

Bonjour. Il y a quelques jours, je suis sortie pour la première fois parce que je devais aller chercher des livres à l'école. J'imaginais de savourer le plaisir de cette heure de liberté, mais l'impact avec cette réalité « nouvelle » m'a prise de court. Même la concierge de mon école, la personne la plus simple du monde, me regardait comme pour dire : « Je ne suis pas sûre que tu sois en bonne santé, donc tiens-toi à distance ». Face à cette peur je me suis posé beaucoup de questions : Comment puis-je accepter ces circonstances sans me résigner à ce qui paraît l'inévitable ? Comment puis-je apprendre à dire oui à cette réalité qui sans aucun doute s'est emparée de notre imagination ? La période qui nous attend me fait peur et je ne pense pas être en mesure d'accepter cela, d'autre part je ne voudrais pas la réduire à une habitude, sinon je recommence à perdre beaucoup de choses. Comment seconder la réalité dramatique du quotidien sans la réduire à mes peurs ?

Carrón. Parfait, voilà le défi qui se présente devant nous, parce qu'une fois que la méfiance a pris pied – comme tu l'as vu dans la concierge – on ne peut pas tourner la page en disant : « Maintenant

nous allons récupérer la confiance ». Il ne suffit pas de se le dire. Et qu'est-ce qui peut alors redonner la confiance dont nous avons besoin pour repartir ? « Nouveau départ » est le mot d'ordre maintenant. *Je ne sais pas, peut-être s'apercevoir qu'il n'y a pas que cette peur, mais beaucoup plus.*

Carrón. Surtout que tu puisses reconnaître ce qu'a été le plus évident pour toi face à certaines dynamiques entre nous, que nous tous avons vues. Qu'est-ce qui t'a frappé le plus ? Après, je te dis ce qui m'a le plus frappé moi.

J'ai été frappée par le fait que parfois je devais demander de l'aide pour aller de l'avant, parce que seule je n'y arrivais vraiment pas.

Carrón. Sais-tu ce qui m'a frappé ? Me rappeler les mots avec lesquels nous avons commencé l'école de communauté cette année : dans le moment exact où nous sommes tous des porteurs potentiels du virus et sommes si fragiles, ayant vu toute notre vulnérabilité qui fait que n'importe quelle chose peut nous séparer des autres, il y a Quelqu'un qui prend soin de nous. « Qu'est-ce que l'homme pour que tu t'en souviennes ? Le fils de l'homme pour que tu en prennes soin ? » dit le Psaume 8, souvent cité par don Giussani. Il y a Quelqu'un qui nous aime même si nous avons contracté le virus, qui nous aime malgré tout notre mal, qui nous aime même quand nous ne Lui faisons pas confiance. Si nous ne faisons pas dans le présent cette expérience de positivité ultime d'une Présence sur laquelle pouvoir appuyer toute notre confiance, il sera difficile de vaincre par des raisonnements la méfiance qui s'est faufilée dans les replis de notre vie. C'est seulement si nous avons conscience d'être à tel point préférés, c'est seulement si nous sommes totalement capturés par cette préférence unique du Christ envers nous que nous pouvons nous approcher des autres, avec toutes les règles de sécurité que nous nous sommes données. Nous sommes capables de ne pas nous laisser gagner par la méfiance seulement parce qu'il y a Quelqu'un qui nous témoigne que rien ne pourra nous séparer de lui. Quelle certitude aurait saint Paul s'il était ici parmi nous en ce temps de pandémie ? Que rien ne pourrait le séparer de l'amour du Christ pour lui (cf. Rm 8, 35-39). C'est la seule chose qui pourra vaincre la méfiance qui s'est instaurée.

C'est comme si tout ce que nous avons vécu, qui nous a obligés à nous tenir à l'écart les uns des autres, avait engendré un autre virus, la méfiance, qui nous oblige maintenant à chercher ce qui peut la vaincre. Celui qui a déjà fait l'expérience de ce qui l'a vaincu ou bien a commencé à le vaincre en cette période où nous avons été confinés à la maison, sera davantage entraîné, saura mieux saluer la concierge avec sympathie même si elle se défile, ou pourra saluer les camarades et les amis avec confiance, parce que nous ne sommes pas déterminés par la méfiance, du moment qu'il existe Quelqu'un qui l'a vaincue. Nous devons vérifier si tout ce que le Mystère ne nous a pas épargné pour nous faire vivre, pour nous éduquer et pour engendrer notre moi, maintenant que tout recommence, nous permet de donner une contribution à ceux que nous rencontrons ; nous devons vérifier si nous ne sommes pas porteurs du virus de la méfiance, mais, au contraire, de l'antivirus de la confiance dans le rapport entre nous, pour pouvoir construire ce que nous avons vu se passer à plusieurs reprises ces mois-ci : c'est plus beau quand nous sommes ensemble, quand la vie ne nous sépare pas des autres, n'introduit pas une distance.

C'est le moment de combler cette distance qui s'est créée. Mais comment ? Avec un amour, une passion pour la vie de l'autre que nous pouvons seulement recevoir de Celui qui a de l'amour et de la passion pour nous, comme le faisaient les premiers chrétiens : ils étaient si définis par ce qu'ils avaient trouvé et qu'ils recevaient sans cesse par le Christ qu'ils approchaient les autres sans aucune peur. La vérification de ce que nous avons vécu pendant ces jours d'isolement est un beau défi et une opportunité unique pour affronter la prochaine phase. Nous pourrions ainsi comprendre jusqu'au fond pourquoi il ne nous l'a pas épargné.

Barberis. Julián, permets-moi de dire deux choses : la première est de nature technique, parce que les opérateurs et plusieurs messages m'ont averti que vous n'avez rien entendu de mon introduction. Alors je voulais vous rassurer que vous n'avez rien perdu ! Parce que la beauté d'aujourd'hui était cette possibilité de dialogue, de voir et d'entendre ce dialogue entre toi et les jeunes qui ont participé. La deuxième chose est ce que j'ai appris en t'écoutant : il faut un moi pour vivre en hommes. Nous

l'avons vu en restant avec toi durant cette heure. Pendant que tu parlais il me venait à l'esprit que dans la vie on peut comprendre dix ou cent, mais la nouveauté ne vient pas, en premier lieu, d'une compréhension dialectique, intellectuelle, elle vient de la possibilité d'avoir devant soi des présences qui, avec leur manière de vivre, témoignent une positivité qui était inconcevable auparavant. Et aujourd'hui je l'ai vu encore une fois, et cela me rend reconnaissant pour toujours. Je pense aussi que c'est de cette manière que nous nous accompagnons mutuellement, pas avec la multiplication d'initiatives de toute sorte, mais surtout en nous témoignant l'un l'autre la grâce de cette humanité changée.

Avant de conclure, je te demande de l'aide, Julián, par rapport aux vacances de communauté de cet été, qui n'auront pas lieu, de même qu'il n'y aura pas le pèlerinage de Czestochowa. Peux-tu nous aider à comprendre cela ?

Carrón. Ce n'est pas nous qui avons décidé que le défi du coronavirus se prolonge jusqu'aux vacances. Pendant ces mois nous avons déjà fait l'expérience que quand nous secondons l'imprévu qui peut se présenter dans la vie, cela peut devenir une possibilité de croissance. Nous affrontons donc la nouvelle phase, vacances comprises, avec cela dans les yeux. L'été ne sera donc pas du temps perdu parce que nous ne pouvons pas faire les choses habituelles, de même que le fait de ne pas pouvoir faire, ces mois-ci, ce que nous faisons d'habitude, n'a pas été du temps perdu. Si nous acceptons le défi que le Mystère ne nous épargne pas, cela nous fait grandir.

Qui a dit que si nous avions fait le Triduum de Pâques à Rimini tous ensemble nous aurions grandi davantage que nous ne l'avons fait en acceptant le défi que nous avons dû affronter. Comme le dit Giussani, celui qui s'économise l'effort de vivre ne pourra pas comprendre certaines choses, aura peu de conscience de soi. La même chose vaut pour l'été. Nous ne pouvons pas faire de rassemblements, comme nous le recommandent les autorités, par conséquent cette année nous ne pouvons pas faire de vacances communautaires parce qu'il n'est pas raisonnable de tout mettre en danger. Mais cela ne signifie pas que nous ne pouvons pas vivre intensément le réel qui se présentera à nous les prochains mois. Si nous acceptons de ne pas pouvoir faire les vacances et le pèlerinage à Czestochowa, le Mystère pourra nous donner une vie exceptionnelle selon d'autres modalités, comme nous l'avons vu pour les mois passés. Tout à l'heure, l'une d'entre vous citait la question : « Y a-t-il quelque chose que tu protèges de Moi de peur qu'à cet endroit Je ne pourrais pas vaincre ? ». C'est Jésus qui nous le demande. Et c'est cela que nous devons vérifier : si nous pouvons Le voir vaincre, tout en devant vivre l'été autrement que d'habitude ; car à ce moment-là aucune circonstance de la vie ne nous semblera étrangère et nous ne manquerons de le voir vaincre en toute circonstance. Ce n'est qu'en faisant trésor de ce que nous avons vu ces mois-ci que nous pouvons affronter avec la même espérance le futur prochain.

À bientôt, au revoir !